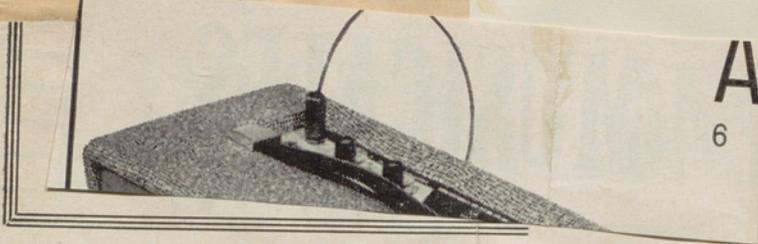


MUSIQUE et RADIO  
39, rue du Secours - 8<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>

DÉCEMBRE 1962

N° 691



### CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE

La « Biennale de Paris », qui se tiendra au musée d'Art moderne de la ville de Paris du 28 septembre au 3 novembre 1963, organise, avec le concours de la R.T.F., comme en 1961, un Concours international de Composition musicale réservé aux compositeurs âgés de 20 à 35 ans.

Ces derniers pourront présenter aussi bien des œuvres de musique de chambre, d'orchestre — avec ou sans chœurs et solistes — que des bandes magnétiques de musique électronique ou concrète.

Les inscriptions des compositeurs français ou étrangers vivant en France d'une manière permanente depuis plus de trois ans, c'est-à-dire s'ils sont arrivés en France avant le 1<sup>er</sup> octobre 1960, devront parvenir, « avant le 1<sup>er</sup> février 1963 » au secrétariat de la Biennale, 11, rue Berryer, Paris (8<sup>e</sup>), qui fournira tous renseignements complémentaires.

Les œuvres sélectionnées seront entendues pendant la Biennale dans son auditorium.

Un jury international accordera au lauréat de la section française une bourse de 2 000 NF.

Des œuvres des compositeurs français primés seront diffusées, par les soins de la Radiodiffusion-Télévision Française au cours de concerts pendant l'hiver 1963-1964.

LE FIGARO

14, R. Point des Champs - PARIS - VIII<sup>e</sup>

19 MAI 1965

CHRONIQUE

# L'AUTEL DES VENTES

par Jean FAYARD

LES peintres parlent, et surtout écrivent moins volontiers que les écrivains qui ont des idées sur l'art. Ils trouvent pourtant le moyen de s'exprimer, et j'ai le souvenir de colloques organisés par diverses biennales de Paris où les peintres parlaient beaucoup.

Ils défendaient surtout le droit à l'abstraction, ou plutôt à « l'informalisme ». Ils disaient que leurs travaux, pour ne rien représenter, n'en exprimaient pas moins quelque chose : des états d'âme de l'auteur ou le cosmos intérieur que chacun porte en soi.

On ne s'accordait pas forcément avec eux, on ne comprenait pas leur vocabulaire beaucoup plus clairement que leur message plastique, mais c'étaient là détails de peu d'importance. Venus de Paris, de Nîmes, de Bucarest, de New York ou de Barcelone, tous ces artistes affichaient une conviction, parfois une ferveur qui inspiraient le respect. On se disait : « Bonnes ou mauvaises, peu importe, ces gars-là mourraient pour leurs idées. Leur message est incommunicable, sans doute, mais c'est tout de même un message. » On s'inclinait comme devant les sectateurs d'une religion. Sous toutes ses formes, fussent-elles informelles, la foi en impose.

Or, un de ces soirs, j'ai subi une des grandes déceptions de ma vie. Je devrais dire un chagrin.

Consultés à la télévision « pour le plaisir de Roger Stéphane », trois peintres qui s'étaient fait un nom dans l'informel, trois partisans de l'abstraction, trois ennemis de la reproduction des figures et des spectacles, brossaient sous nos yeux, ou nous exhibaient des nus, des paysages, des natures mortes. Il n'y avait pas à s'y tromper. Pas à interpréter. Les femmes étaient normalement constituées, M. Michel Butor allait jusqu'à dire, dans son commentaire, que leur chair peinte appelait les caresses, les chaises avaient quatre pieds, les rivières des reflets. En bref, les figures et les objets faisaient une entrée brutale dans des ateliers d'où on les avait chassés — dans un tourbillon de grandes phrases.

La liberté comprend celle de se renier. Je n'en disconviens pas. Au début d'une ère œcuménique, on ne se choque plus de voir un protestant devenir catholique, ou inversement. Changer d'idée est un des droits de l'homme. Accordé sans discussion.

Ce qui m'a chiffonné, et conduit vers les réflexions mélancoliques, c'est que les trois peintres, nullement désavoués par les exégètes qui les avaient naguère abondamment loués pour leur soit d'informel et parmi lesquels on découvrait des personnalités aussi considérables que MM. Paulhan, Pieyre de Mandiargues et Butor, ont donné en toute ingénuité la raison de leur conversion :

— Que voulez-vous ? L'abstrait ne se vendait plus. Alors, il a bien fallu changer son fusil d'épaule.

Plus question de cosmos intérieur, ni d'univers désincarné, ni de paysages psychiques, ni de verticalité. On parlait de nouveau des arbres, des ciels, des chairs.

La plupart des religions sont mortelles. Mais celles qui meurent parce que les marchands sont installés dans leurs temples ont la triste habitude de laisser derrière elles un goût de cendre.

Jean FAYARD.